

## SÉMANTIQUE, RHÉTORIQUE ET COMPLEXITÉ

### Attelage (zeugme), hypallages sémique et lexicale, chiasmes

**Michel BALLABRIGA**  
CPST (LARA) / Université de Toulouse Le Mirail

“Dès que l'image cesse de conduire vers l'absence de ce qu'elle circonscrit, elle devient une idole”

François Vaucuse, *L'amitié des peintres*

#### SOMMAIRE

1. Attelage (zeugme)
2. Double hypallage sémique?
3. Hypallages lexicales
4. Hypallage et chiasme
5. Hypallage et métonymie
6. Réflexions d'allure épistémologique

Cette contribution, ainsi que d'autres travaux antérieurs, a comme champ d'exploration (objet) la reconsidération, du point de vue de la sémantique textuelle interprétative, de certaines figures de rhétorique (attelage, hypallage, chiasme principalement) qui n'ont peut-être pas bénéficié de la même attention qui a été réservée à d'autres figures plus privilégiées (métaphore, métonymie notamment) et d'en proposer une description unifiée appuyée sur une méthodologie qui suscite des prolongements épistémologiques.

Un objectif encore lointain serait d'œuvrer à une rhétorique comparée, laquelle appartient à la sémantique générale. C'est dire aussi le sérieux que l'on accorde à cet art vénérable - la rhétorique - dont le rôle, dans la perspective d'une problématique rhétorique-herméneutique, ne saurait être cantonné à une ornementation d'un sens déjà là.

Des hypothèses qui appartiennent au niveau épistémologique, et qu'il faut expliciter et détailler, président à mes développements descriptifs et aux quelques propositions théoriques et méthodologiques. Ces questions encore fort programmatiques seront présentées dans le dernier point de cet article.

*N.B.* Les exemples convoqués ne sont pas originaux mais la visée essentielle de cet article est de proposer une réflexion, de type épistémologique, qui espère renouveler la *perception* et le statut de certaines figures de rhétorique dans un cadre problématique plus large – celui de la complexité et de la tension – que je tenterai d'expliquer à la fin de ce travail.

## 1. Attelage (zeugme)

Concernant les figures enregistrées sous les dénominations de *zeugme* (TLFI : 1380 *zeume* chez Roques et 1754 *zeugma* dans *l'Encyclopédie*) ou *attelage* (TLFI : datation non clairement discernable, mais on peut probablement la faire remonter au 18<sup>ème</sup> siècle), la rapide recension que j'ai effectuée (cf. bibliographie) - et je ne tiens pas compte ici, même si c'est intéressant, des définitions proprement syntaxiques de ces figures – fait apparaître deux sous-ensembles d'exemples que j'illustrerai par les exemples suivants repris des ouvrages consultés :

- a) “des cadeaux qui meublent une chambre et la conversation” (Proust)
- b) “ On croirait voir deux femelles grises, habillées de loques et de découragement” (exemple de *zeugme* donné p. 355 du *Dictionnaire Encyclopédique des sciences du langage* d'O. Ducrot et T. Todorov – cet exemple n'est pas référencé et mes recherches d'attribution n'ont pas abouti à ce jour)
- c) “Vêtu de probité candide et de lin blanc” (Hugo, 1859, *Légende des Siècles*)

Je ne cherche pas, pour le moment, à discuter si on affaire à des *zeugmes* ou à des *attelages* - et d'ailleurs les dénominations, sur les exemples, ne font pas l'unanimité - ni à distinguer ces deux figures dont les définitions sont bien vagues: il s'agit ici de décrire certains phénomènes en rapport avec ce qui a été dit sur la syllepse et l'antanaclase (cf. bibliographie). On s'en tiendra pour l'instant à la clarté et à la clairvoyance de Morier pour qui le *zeugme* est “une figure de grammaire dans laquelle le mot sous-entendu n'est pas conforme au terme exprimé. Ainsi défini, le *zeugme* peut affecter le genre, le nombre, la syntaxe des compléments ou des propositions” (p. 1249, op. cit. in bibliographie : “La foudre *est* mon canon, les Destins mes soldats”, Corneille, *L'illusion comique*, II, 2, cité comme exemple de *zeugme* de nombre par Morier ). Je ne m'occupe pas de cette figure de grammaire. Ce qui me retient est le trope que l'auteur nomme *attelage* et définit (p. 126-127, *ibid.*) : “figure de rhétorique, également nommée, mais par abus, *zeugma*; elle consiste :

- 1) à compléter l'un des termes d'une locution par un second terme qui en rompt le caractère stéréotypé et renouvelle l'expression” - l'auteur donne l'exemple “Tambour et gifles battantes”
- 2) à coordonner deux termes dont l'un est abstrait et l'autre concret”

L'auteur cite l'exemple de Hugo donné plus haut (ainsi que, toujours de Hugo, “Parlent encore de vous en remuant la cendre/De leur *foyer* et de leur *coeur*”), un exemple de Michelet (“Les Bénédictins avaient défriché la *terre* et *l'esprit* des Barbares”) mais aussi, notamment, un exemple de Lamartine présentant les monuments de la foi (“Ces larges murs pétris de *siècles* et de *foi*”), et de Valéry (“Je n'attendais pas moins de mes riches déserts/Qu'un tel enfantement de *fureur* et de *tresse*”). On remarquera que les exemples cités s'ils présentent bien toujours deux termes coordonnés et dépendant d'un régissant en amont ne sont pas constitués sémantiquement de la même manière : les exemples de Hugo et de Michelet présentent deux termes coordonnés, l'un abstrait et l'autre concret, mais dont l'un (le concret en l'occurrence) est compatible sémantiquement avec le régissant, mais pas l'autre ; dans l'exemple de Valéry, on peut voir l'abstrait dans “*fureur*” et le concret dans “*tresse*”, mais la compatibilité de l'un ou l'autre complément avec le régissant “*enfantement*” n'est pas évidente, même si la compatibilité de “*fureur*” semble plus plausible que celle de “*tresse*” (en voyant bien que “*enfantement*” prend alors une valeur tropologique...) ; avec l'exemple de Lamartine, il est difficile de démêler concret et abstrait dans “*siècles*” et “*foi*”, sauf à indexer, ce qui est tout à fait probable, “*siècles*” sur le /temporel/ vs /spirituel/ de “*foi*”; mais surtout aucun de ces compléments ne s'accorde avec le régissant “*pétris*” auquel ne s'accorde pas non plus le déterminé “ces larges murs”; nul doute, toutefois, que l'association produit son effet, que les termes s'opposent dans un énoncé où les afférences sont complexes.

Avec la finesse qui le caractérise souvent, Morier dit “considérer l'attelage comme une *résolution de l'antithèse ontologique* (...). La figure qui correspond à cette double tendance à l'abstrait et au concret, *la figure qui rétablit l'équilibre*, c'est l'attelage” (*ibid.* je souligne).

Mais Morier note également que “le sublime et le grotesque sont aussi les bornes d'une antithèse ontologique (...). Le burlesque a besoin de l'attelage” et il fournit notamment les exemples tirés de Diderot (“[le neveu de Rameau] est doué (...) d'une *chaleur d'imagination*

singulière et d'une *vigueur de poumons* peu commune”) et de Proust (... “de ces cadeaux qui meublent une *chambre* et la *conversation*” ce dernier exemple se rapprochant, cf. plus bas, de “tambour et gifles battantes”). Dans ces deux exemples, réputés ressortir au burlesque, les compléments relèvent de l'abstrait et du concret, mais aucun n'est incompatible avec le régissant; *l'effet est imputable à l'association* mais avec des perceptions différentes, puisque “doué” va conserver massivement son sens avec chacun des compléments ce qui n'est pas le cas de “meubler”.

J'en conclurai provisoirement qu'une typologie précise, sur des bases contextuelles syntaxiques et sémantiques rigoureuses, est nécessaire.

Chez les auteurs des ouvrages consultés (cf. bibliographie), l'attention se focalise sur la *valeur des termes coordonnés* (réunion ou coordination de *l'abstrait* et du *concret*) et la figure serait dans cette coordination bizarre. Mais ces termes *coordonnés* sont en position de compléments et *dépendent* d'un régissant : ceci me paraît définitoire de la figure en plus de la coordination ; l'attention se déplace donc sur le terme *régissant et commun*. De fait, la figure serait dans l'ensemble régissant et régis (soit la structure générale : *régissant + régi 1 et régi 2*)<sup>[1]</sup>.

Pour les types b) et c)<sup>[2]</sup> il n'y a *qu'un des régis qui s'accorde sémantiquement avec le régissant* et c'est le cas de la grande majorité des exemples procurés (réunion de la condition d'accueil et du problème interprétatif : mise sur le même plan syntaxique et discohésion sémantique)<sup>[3]</sup> Donc *l'incongruité principale demeure si l'on supprime le complément compatible* (“habillées de découragement” et “Vêtu de probité candide”) ; au contraire de ce qui se passe pour l'exemple a) comme on le verra, le problème premier n'est pas vraiment dans l'association des compléments, *mais cette association fait sens aussi*. On a donc un cas particulier (remarquable) d'impertinence (allotopie) : si on supprime le complément compatible, la tradition parlera de sens figuré sur “habillées” et “vêtu”, si on le garde elle parlera de cumul de sens propre et figuré sur les régissants (cf. syllepse). On peut contester l'idée qu'il y ait un double sens sur le régissant et produire un traitement analogue à celui mis en oeuvre, par *l'afférence contextuelle* (sur condition d'accueil), sur “ensevelir” et “sucrer” dans *Phèdre*<sup>[4]</sup>. Il n'y a certes pas de structure comparative ou coordinative dans ces exemples, mais nous avons à chaque fois la structure “avec x” qui contient un complément compatible avec le verbe : ce n'est pas sans rappeler les figures dont on s'occupe. Dans ces deux exemples de *Phèdre*, nous avons une afférence unilatérale : la structure V + ACC est probablement très contraignante pour cette orientation unique dans ce sens.

---

[1] Auraient *deux sens*, du fait de la construction syntaxique et selon une certaine optique interprétative traditionnelle, “meublent”, “habillées” et “vêtu” - cf. chez Mounin notamment (op. cit. in bibliographie), il est dit à “antanaclase” que *l'attelage* “présente un mot non répété portant simultanément et nécessairement deux sens” par exemple chez La Fontaine “*Sous le faix du fagot ainsi que des ans*” : on n'est pas loin, dans cette optique, de la figure communément appelée *sylllepse*.

[2] Je parlerai de l'exemple a) plus bas car on ne peut traiter ces trois exemples illustratifs (et représentatifs, j'espère) de la même manière.

[3] L'instance de *l'interprétant* me paraît pouvoir être requise à plusieurs niveaux, non seulement pour l'opération interprétative, mais aussi pour l'établissement du problème lui-même.

[4] cf. “la syllepse est morte, vive l'antanaclase!” (in *Texto!, Dits et Inédits*, 2006) dont la problématique est en continuité avec le présent article. Les exemples sont :

“C'est peu qu'*avec son lait* une fière Amazone  
M'ait fait *sucrer* encor cet *orgueil* qui t'étonne” (*Phèdre*)

“Il veut *avec leur soeur ensevelir* leur *nom*” (*ibidem*)

et ils sont traités par Fontanier comme des syllepses par “pure métaphore”, soit par le cumul d'un sens propre et d'un sens figuré sur “sucrer” et “ensevelir”, traitement auquel j'oppose une interprétation par l'afférence sur “orgueil” et “nom” qui semble plus en accord avec des valeurs symboliques. Pour “sucrer l'orgueil (avec le *lait* de la “fière Amazone”)” cf. en ethnologie la croyance de peuples “primitifs” pensant absorber les *vertus* de l'être qu'ils consommaient; dans la version positiviste - et vitaminée - cette croyance subsiste plus que jamais cf. les publicités pour des eaux minérales notamment ou certains aliments...

Dans les exemples b) et c), la probité et le découragement sont *concrétisés*, rendus *sensibles*, donnés à voir et quasiment pourvus d'un trait /vestimentaire/; on notera l'originalité de Hugo pour la place (rôle de la tactique) du régi incompatible et l'homogénéisation thymique interne des régis dans les deux exemples : dysphorie pour "loques" et "découragement", l'exemple de Hugo étant plus complexe puisque, notamment, à l'euphorie commune probable des régis s'ajoute une "couleur" commune, la probité étant "candide"(cf. étymologie) comme le lin est "blanc" (l'analyse est probablement plus complexe : il conviendrait d'évoquer notamment l'interaction de "blanc" et de "candide") ; cette homogénéisation est à rebours du contraste que l'on a dans le stéréotype de l'hidalgo vêtu de loques et de fierté, drapé, justement, dans sa fierté : cette homogénéisation thymique est donc un phénomène secondaire, non définitoire de la figure. La probité est à la fois morale (intéroceptive, de façon inhérente) et visible (extéroceptive, de façon afférente), et cela vaut aussi pour le "découragement" de l'exemple b). La question du mode mimétique<sup>[5]</sup> et celle du mode herméneutique<sup>[6]</sup>, liées à la problématique du genre, sont probablement importantes en l'occurrence et expliquent peut-être la différence de tactique des compléments dans ces deux exemples : le régime non-réaliste du texte de Hugo s'accommode peut-être de l'apparition en première place du complément non compatible, alors que le régime vraisemblablement réaliste de b) favorise peut-être l'ordre inverse : disons que, du point de vue de la réception et de la tactique, l'apparition en première position du complément compatible atténuée peut-être dans cet exemple la bizarrerie (l'audace) introduite par le second complément allotope et ce d'autant plus qu'une isotopie /dysphorie/ s'établit entre les deux compléments dont l'association se trouve motivée sur un plan sémantique, celui de la *misère physique et morale* : le second complément "passe" ainsi plus facilement (le contexte élargi fait défaut ici). Toutefois, l'association impertinente des deux compléments (impertinence rendue encore plus manifeste du fait de la dépendance des compléments à l'égard du verbe) est bien là, perceptible rapidement dans un empan textuel restreint. Je viens d'avancer, en considérant le mode mimétique, une explication sur la tactique des compléments allotopes (qui vaudrait pour l'exemple b)); mais quel est l'effet *sémantique* de ces deux compléments (outre l'effet "stylistique")? Il semble que la suppression du complément compatible (cf. supra) n'élimine pas, voire favorise, la lecture de "habillées" et de "vêtu" selon un *sens figuré* à déterminer et il paraît que son maintien ("loques" et "lin blanc"), *renforçant l'isotopie vestimentaire*, le rende moins probable. D'où (cf. supra) mon traitement par l'afférence; cette dernière est une forme d'assimilation dans ce cas, comme le recours au sens figuré est aussi une forme d'assimilation, mais on considérera qu'il y a, suivant le mode herméneutique bien sûr, une forme d'assimilation qui *restitue* une *cohérence* et une forme d'assimilation qui *institue* une *cohésion*. En gros, dans le premier cas, on serait dans la perspective de *l'Assimilation* (par assimilation ou dissimilation rejoignant une forme de doxa) et le second cas relèverait plutôt d'une forme d'*Accommodation*.

Il en va différemment pour l'exemple a) qui possède apparemment la même structure en régissant et régis et provoque la surprise (et le sourire ici), mais, dans ce cas, le régissant n'est incompatible avec aucun régi; séparément les deux phrases sont possibles, à l'inverse de ce qui se passerait pour b) et c), et c'est leur enchaînement qui institue précisément la bizarrerie<sup>[7]</sup> et provoque le sourire; c'est qu'on a affaire à la combinaison d'un syntagme *analytique* ("meubler une chambre") et d'un syntagme *synthétique* ("meubler la conversation") et *plus ou moins figé* et que l'on assiste apparemment à un défigement. Le sens "propre" de "meubler", actualisé par le syntagme "meublent une chambre", se maintient jusqu'à l'apparition du second complément "conversation". Si les exemples précédents allaient dans le sens d'un enrichissement sémantique, de l'institution d'un lien, cet exemple *semble* aller dans le sens d'une décomposition d'un lien, comme si on autonomisait les composantes de l'expression lexicalisée, notamment le verbe ici, ce qui tend à rompre la lexie et à conserver à (ou afférer sur) "meubler" (la conversation) un improbable "sens propre" : ce serait l'effet d'un défigement. Cependant, s'il y a une amorce de déconstruction, de passage d'une signification synthétique à une signification analytique, cette reconfiguration sémiotique/sémantique n'est guère viable, interprétable, intégrable en une unité;

---

<sup>[5]</sup> mode mimétique : "mode d'organisation qui détermine le régime d'impression référentielle du texte" p. 300 (glossaire) de F. Rastier, 2001, *Arts et Sciences du texte*, P.U.F.

<sup>[6]</sup> mode herméneutique : "mode d'organisation qui régit les parcours d'interprétation", ibidem p. 300.

<sup>[7]</sup> Il y a bien sûr une autre bizarrerie sémantique à parler de *cadeaux qui meublent la conversation*; je dissocie ces deux niveaux d'incompatibilité qui ne sont pas forcément liés.

d'où un effet disruptif (vs la coalescence des cas précédents) né de cette tension entre une "expression" unifiante et un contenu à l'unité problématique. Le défigement n'est *qu'apparent* – je veux dire par là que sa réalisation sur un plan *matériel, graphique* (à distinguer du *plan du signifiant*) et tout à fait visible ne correspond pas à un défigement réalisé dans le parcours : cet énoncé fait ressentir la force du figement de l'expression que l'on tente humoristiquement de dissocier. Cette situation n'est pas sans faire penser à une autre figure qui, *apparemment*, ne concerne que le plan de l'expression : la *tmèse*. F. Rastier en parle incidemment dans *Indécidable hypallage* (op. cit. in bibliographie, p. 114) avec une tout autre préoccupation<sup>[8]</sup>; on reprend ses propos surtout à cause de l'exemple donné ; pour l'auteur, cette figure, qui concerne l'expression, demande toutefois à être reconnue (identifiée) : "la tmèse impose de "recoller les morceaux" tout en jugeant de l'effet de leur séparation : cela ne va aucunement de soi, comme dans cet exemple d'Ennius : *saxo cere comminuit brum* [avec un roc, il lui fendit la cervelle; le signifiant *cerebrum*, comme son signifié, est ici divisé<sup>[9]</sup> en deux parties, ce qui équivaldrait à : ? *il lui cer fendit la velle*]. Il me semble que, la question du niveau mise à part (morphème d'un côté, lexie fortement intégrée de l'autre), on est dans un cas analogue ; il faut ici aussi "recoller les morceaux" : l'afférence d'un sens "propre" sur "meubler la conversation" ne semble pas plus viable que la postulation d'un double sens sur "meubler". La *sémiose*, dans cet éthos humoristique, semble bloquée ici et il n'y a pas reconstruction d'une tiercéité médiatrice (bien que celle-ci puisse être un enjeu textuel et ne pas tenir aux seules relations sémantiques inhérentes entre les termes – on en a vu des exemples, publicitaires notamment). En revanche, dans le vers de Breton qui manifeste un attelage "[Ma femme] Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir" (*L'Union Libre*), l'afférence semble fonctionner qui attribue notamment à "mouvements" les sèmes /régularité/, /ordre/ et /inanimé/ (via "horloge") et /irrégularité/, /désordre/, /animé/ (via "désespoir"), outre diverses aspectualisations ; le sème /concret/ actualisé par "horloge" n'est pas pour autant virtualisé par "désespoir" : il s'agit bien de mouvements concrets dans les deux cas, même si le second est suscité par un sentiment; "mouvements" n'acquiert pas le sème /abstrait/ pour autant.

---

[8] L'auteur évoque cette figure aussi dans *Défigements sémantiques en contexte* (cf. bibliographie) à propos de l'inscription taggée : "le béton est armé, pourquoi pas vous?" en remarquant : "la séparation en deux parties de la lexie *béton armé* s'apparente à une tmèse" (p. 314); dans cet exemple *armé* ne garde pas son sens, ce qui n'est pas le cas avec *meubler la conversation* qui conserve son sens et où, d'ailleurs, l'intercalation est possible à la différence de *béton armé*.

[9] De mon point de vue, le signifié ne peut être divisé en deux parties (lesquelles, au demeurant?). On a plutôt un effet audacieux – cf. le plus classique "*Bien*, dit-on, *qu'il nous ait nui...*" de Béranger cité par Morier à *tmèse*, op.cit. p. 1155 - relevant de la *typodisposition* (avant la lettre!) où une séparation (plutôt que division) assez violente et *purement matérielle* s'en prend à l'intégrité *graphique* et *phonique* du terme (sur le plan de *l'expression* donc) pour reproduire, mimétiquement, *l'acte* décrit. Cela plaide pour une *mentalisation* du signe (signifiant et signifié). En parodiant Magritte, on pourrait dire : "ceci (fixé sur un support quelconque) n'est pas un signe (ou un signifiant ou un signifié)" mais une *représentation* orale, écrite etc. de ces entités mentales. Il est fort probable qu'à l'origine du langage – dans une version pithécantropique qui perdure à notre époque - les hominidés aient simplement associé des suites sonores articulées à des désignations de référents mondains; cette relation a dû ensuite se mentaliser avec des découpages divers dûs aux différences dans les conditions de vie et des subtilités croissantes qui amènent à différencier réalité (de l'ordre de l'être, donc hors du propos cognitif), référent, concept et signifié. L'oralisation a certes été première historiquement, l'écriture traduisant ensuite plus ou moins arbitrairement cette oralisation (il n'y a aucune raison, actuellement perceptible, pour que [p] soit associé à une articulation occlusive, bilabiale, sourde); les formes orales et écrites sont depuis longtemps des supports visibles de cette mentalisation, des moyens *d'extériorisation* de la pensée et du langage et probablement d'une certaine façon des *interprétations* de premier rang (parler et écrire, c'est interpréter plutôt que traduire sa pensée, en interaction dialectique avec elle) pouvant donner lieu à d'autres niveaux interprétatifs; et il conviendrait aussi de faire une place à un sens d'interprétation qui rejoindrait celui de l'interprétation musicale (réalisation/exécution à partir de la partition, avec des degrés dans l'originalité qui peut être nulle). Rien ne s'oppose bien entendu à ce que le signe lui-même évolue, change, dans son signifiant (évolutions phonétiques) comme dans son signifié (évolution des connaissances ou afférences diverses...)

## 2. Double hypallage sémique?

Toutefois, vu la structure particulière de ces énoncés (b) et c)) au plan syntaxique et, au plan sémantique, la moindre contrainte qu'exerce le cas INST des compléments (vs la structure V + COD de "sucrer l'orgueil" et "ensevelir le nom") pour ce qui est de l'orientation de l'afférence, on peut penser que s'opère un *double transfert sémique* : du régissant au régi incompatible (d'abord?), mais aussi du régi incompatible au régissant : dans l'exemple b), les sèmes inhérents /concret/, /vestimentaire/ de "habillées" deviennent sèmes afférents contextuels dans "découragement" et les sèmes inhérents /abstrait/, /sentiment/, entre autres (je ne fais pas d'analyse précise ici), de ce dernier substantif deviennent sèmes afférents contextuels dans "habillées"; l'analyse serait la même pour l'exemple hugolien. On ne parlera pas de *double sens* (au sens *sémémique*), dans ces cas-là, mais de *sens enrichi* et *doublement* : régissant et régi incompatible conservent leurs sens et notamment leurs sèmes génériques tout en acquérant les sèmes génériques de l'autre unité, selon des modes de présence et de saillance à évaluer, dans une double assimilation ou *afférence bilatérale*, chaque terme servant de contexte pour l'autre. Cela n'est pas sans faire penser à l'hypallage<sup>[10]</sup>, mais il se réaliserait ici sous forme *sémique* et par *construction* interprétative<sup>[11]</sup>; on a affaire plus exactement à une *double hypallage sémique* ou *hypallage participative*.

Toutefois, le terme même d'hypallage, eu égard à son étymologie ("échange", "transfert"), doit être interrogé.

Pour les exemples que l'on vient d'examiner (hypallages sémiques), mon traitement - à supposer qu'il soit pertinent - ne fait pas apparaître un échange/permutation, puisqu'il y a conservation des sèmes inhérents, mais un enrichissement ; il n'y a pas *résolution*, au sens strict, de l'allotopie ; les sèmes inhérents conservés fonctionnent comme *fond* et les sèmes afférents comme *formes saillantes* : tout cela, tout en étant sensible, n'est pas "visible" puisqu'il s'agit d'unités sémiques forcément intégrées dans des lexies (on notera aussi, comme résultat de la démarche, le double oxymore sémique avec valeurs dimensionnelles de l'abstrait et du concret sur "habillées" et "découragement") : dans ce cas, il n'y a pas d'hypallage au départ, mais l'allotopie conduit à une hypallage qui *(r)établit un équilibre* - dans une nouvelle sémiose et une nouvelle cohésion - étant donné la conservation des sèmes inhérents (cf. commentaire judicieux de Morier cité au début). On a ici une figure de symétrie, avec des images inversées, plutôt que d'échange.

L'hypallage communément étudiée est *lexicale* et relativement aisée à percevoir<sup>[12]</sup> :

---

<sup>[10]</sup> cf. F. Rastier, *Indécidable hypallage* in *Langue Française*, 129, pp. 111-127.

<sup>[11]</sup> On a déjà signalé (cf. article sur la syllepse dans *Texto!*) que la figure n'était pas forcément donnée immédiatement à la perception mais qu'elle pouvait être *perçue* grâce à l'*interprétation* au cours d'un parcours (l'interprétation pouvant mener à la perception aussi bien que l'inverse). Ici, en outre, cette hypallage sémique peut apparaître comme une *construction* (je ne dis pas un artefact) issue d'un ethos *théorique* et *méthodologique* qu'on essaie de justifier par le point de vue global (et épistémologique) adopté dans cet article.

<sup>[12]</sup> Je demeure d'accord avec F. Rastier pour qui "tout trope résulte d'un acte interprétatif, aussi bien pour son identification, sa caractérisation que pour la construction de son sens contextuel et textuel" (*Indécidable hypallage*, p. 113); toutefois certains tropes sont évidents et il faudrait différencier la perception plus ou moins immédiate de l'interprétation elle-même : se pose aussi la question des différents types d'interprétant (pour l'identification du trope, pour son interprétation etc. - cf. ma note sur la notion d'interprétant).

### 3. Hypallages lexicales

“Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de *blancs bouquets d'étoiles parfumées*”<sup>[13]</sup>

(S. Mallarmé, *Apparition* in *Poésies*, Poésie/Gallimard)

Sous bénéfique d'inventorier les *paliers* où se réalisent les hypallages lexicales et sémiques (pour celle-ci, dans nos exemples, nous n'avons qu'un syntagme contre deux syntagmes dans l'exemple de Mallarmé, mais cette observation n'est peut-être pas généralisable), dans l'hypallage lexical, les entités et les propriétés “échangées” par les entités sont *lexicalisées* et *données* d'une certaine façon et la perception de la figure en découle assez naturellement; alors que pour l'hypallage sémique la figure résulte d'une *construction* interprétative, suite à un parcours interprétatif repérant des unités “non visibles” et établissant, via l'afférence, leur dynamique *conditionnée*<sup>[14]</sup>.

Pour l'exemple de Mallarmé (hypallage lexical double), l'hypallage perçue induit un déséquilibre (sémantique), mais l'équilibre est rétabli par la *mémorisation* de la structure “normale”. F. Rastier<sup>[15]</sup> précise sa position : “Il reste donc nécessaire de “se méprendre au sens” et de lire ce qui est écrit. Alors que le rétablissement du sens littéral annule le trope et résout le problème interprétatif en le supprimant, le maintien de la tension doxale garde trace du chemin parcouru. Bref, la tension entre le cliché scolaire *bouquet parfumé* et les *étoiles parfumées* doit être maintenue. Ce cliché est un interprétant *in absentia* plutôt qu'une interprétation qu'il conviendrait de réécrire à la place du syntagme inhabituel.” Il convient de s'interroger ici notamment sur l'emploi du terme “interprétant”. Si l'on se reporte à la définition de ce terme par Rastier<sup>[16]</sup>, “bouquets parfumés” n'est pas un interprétant au sens où il amorcerait une résolution au sein d'un parcours interprétatif, mais un élément doxal qui signale le problème, tente de se substituer à la donnée textuelle – et là serait l'hypallage ; dans ma perspective, le *double doxal* (et trivial) du vers de Mallarmé ne s'y substitue pas, ne l'interprète pas au sens strict (là non plus, il n'y a pas résolution, en terme de cohérence, d'un problème), n'est pas évacué (dans une lecture littérale), mais constitue soit (i) un *fond* sur lequel l'expression mallarméenne fait *forme* saillante, soit plutôt ici (ii) une structure virtuelle mémorisée ou induite en *contraste* avec l'expression réalisée (et la Figure, globalement, serait dans cette tension entre ces deux *configurations*) ; ce lien entre rhétorique et Gestalt permettrait de mieux saisir quelle est *l'unité* que/qui constitue la figure, saisie souvent de façon restreinte. Les termes “d'échange”, de “transfert” qui définissent l'hypallage sont compréhensibles mais malvenus dans ma perspective ou doivent être précisés : en effet, la structure de l'échange repose sur un double don et une double renonciation, si bien qu'au terme de l'échange chacun possède ce que l'autre avait et n'a plus ; la situation finale périme la situation initiale, même si celle-ci est nécessaire à l'intelligibilité du récit; il en va différemment ici, en mode non narratif, où la figure vit de son association avec la formulation doxale : il y a donc ici une forme de coexistence structurelle et graduée. J'interprèterais de la même façon l'exemple canonique virgilien : “*lbant obscuri sola sub nocte per umbras*” : s'opère certes une inversion mais qui vit de

<sup>[13]</sup> Je laisse ici la question des rythmes : chiasme (abba) morphologique, croisement selon la compatibilité sémantique abab, bien que l'hypallage ne soit pas parfaite (contrairement à l'exemple de Char cité par F. Rastier dans l'article sur l'hypallage : “Comme un cheval sans fin dans un labour aigri”) et que “blancs” soit sémantiquement compatible avec “bouquets”.

<sup>[14]</sup> Il y va d'une certaine éthique/déontologie de l'entreprise interprétative. Face à un énoncé allotopé, que faire? On peut lui refuser le droit au sens, opérer une réduction substitutive (selon le sens figuré notamment), le lire littéralement en faisant litière des fonds doxaux (cf. les surréalistes) ou reconsidérer la nouvelle sémiose de l'énoncé et sa dynamique, notamment par l'afférence, en tenant compte de ces fonds, doxaux ou autres. C'est cette dernière attitude que j'adopte qui me semble plus proche de l'esthésie créatrice. Bien entendu, il faut toujours être attentif aux conditions génériques, herméneutiques et mimétiques qui contraignent la démarche interprétative et limitent les généralisations abusives...

<sup>[15]</sup> F. Rastier, *Indécidable hypallage*, p. 118.

<sup>[16]</sup> Dans l'esprit, elle a peu varié; on reproduit celle du glossaire de *Arts et Sciences du Texte* : “unité du contexte linguistique ou sémiotique permettant d'établir une relation sémantique pertinente entre des unités reliées par un parcours interprétatif”.

sa symétrie en miroir avec la formulation doxale. Ce lien de symétrie favorise dans ce cas l'émergence d'un nouvel objet sémiotique (dont les constituants seraient chez Mallarmé les bouquets et les étoiles). Je resterai sur cette image un brin narcissique : "habillées" et "découragement" se reflètent mutuellement comme les "blancs bouquets" et les "étoiles parfumées" sont les reflets des bouquets parfumés et des blanches étoiles... Dans l'article cité (p. 120), F. Rastier remarque que "le problème que pose l'hypallage ne concerne pas les classes morphologiques, mais le franchissement des frontières entre syntagmes", ce qui se passe dans l'exemple de Char ou de Mallarmé où deux syntagmes à chaque fois sont allotopes ; dans les exemples b) et c) (hypallages sémiques), cette *perméabilité* jouerait entre les constituants d'un *syntagme* allotope.

L'hypallage lexicale peut être simple : "Ce marchand accoudé sur son *comptoir avide*" (V. Hugo, cité in *Dictionnaire de linguistique*, Larousse); on trouve dans Mounin (cf. bibliographie) "la *frileuse saison*", "Trahissant la vertu sur ce *papier coupable*" (Boileau); "le *blanc souci* de notre toile" (*Salut* de Mallarmé), "les *éclatements roux* de la flamme" (Giono, *Le Chant du monde*, poche p. 151) constitueraient d'autres exemples; ici aussi, je parlerai d'afférence contextuelle de /avide/ sur comptoir, pour s'en tenir à un seul exemple, mais "marchand" conserve ce trait<sup>[17]</sup>; cela me semble plaider en faveur de la constitution d'une *seule unité* à partir de *deux unités* d'un même *ensemble* d'expérience qui se trouvent *partager*, du fait de la figure, la *même propriété*. Il en irait de même pour l'hypallage double : cette "duplication" renforce cette unité dans le cas de deux unités appartenant au même ensemble d'expérience ("Comme un cheval sans fin dans un labour aigri"<sup>[18]</sup>) ainsi que dans le cas - et l'hypallage double a encore plus de force - où les deux unités appartiennent à des ensembles différents ("les bouquets" et les "étoiles" de Mallarmé)<sup>[19]</sup>. Si les mots étaient des êtres animés, on pourrait parler pour l'hypallage simple (lexicale) décrite en terme d'assimilation simple (unilatérale) d'empathie et, pour l'hypallage double (lexicale et sémique), décrite en terme d'assimilation double (bilatérale), d'empathie réciproque, soit de sympathie! C'est, de façon toute poétique, le "solve et coagula"! Sans verser dans l'alchimie, et sous bénéfice d'*analyses précises* sur de *larges corpus et génériquement diversifiés*, on en tiendra pour cet effet de l'hypallage double, même si on ne peut généraliser pour l'instant, de constitution d'une *unité*. Et il vaudrait peut-être mieux parler d'*hypallage participative*, avec des nuances à faire et des plans à distinguer : échange avec conservation (du fait de la propagation), symétrie axiale avec inversion des expressions doxale et poétique notamment.

Je souscris à l'affirmation de F. Rastier (note 19, p. 119 de l'article cité sur l'hypallage) selon qui "la caractérisation du trope dépend de son régime interprétatif, et non l'inverse"; mais l'auteur, par ailleurs dans cet article, généralise sur une sorte d'effet inhérent (et "ontologique") à ce type de figure que constitue l'hypallage qui "ruine le système du monde – je veux dire de la doxa" (p. 124) – Beauzée, nous dit F. Rastier, traduisait hypallage par *subversion* ; l'auteur évoque "les effets critiques voire nihilistes de l'hypallage" (p. 125); "l'hypallage défigure" (*ibidem*); il est vrai que l'auteur précise (p. 121, donc avant la généralisation sur l'effet du trope) : "En poésie lyrique, comme plus haut chez Mallarmé, on maintiendra en revanche<sup>[20]</sup> l'ambiguïté, car elle a pour effet

---

<sup>[17]</sup> ou plutôt se voit afférer ce trait, car ici la situation est distincte de l'exemple de Giono où la flamme est de façon inhérente rousse et conserve cette propriété qui est afférée sur "éclatements" : elle est d'ailleurs probablement *héritée* sur "flamme", via cette afférence! Les choses sont complexes, d'autant que si le comptoir est "avide", c'est parce que le marchand l'est : Hugo part du marchand pour aller au comptoir, le lecteur-interprète fait l'inverse; les opérations et leur ordre doivent peut-être être examinés selon que l'on considère (*interprète*) la phase productive ou interprétative d'un cours d'action, méthodologiquement du moins car les deux aspects sont fort difficiles à distinguer; c'est un autre héritage dualiste... La question de l'afférence et de l'inhérence doit être reconsidérée selon que l'on est dans la perspective de la réception ou de la production, où les opérations et les statuts des unités peuvent *s'inverser*. C'est peut-être un prolongement de ce que dit Rastier dans *Défigements sémantiques en contexte* (p. 329) : "Mais on ne peut affirmer que les stratégies interprétatives correspondent aux stratégies génétiques". Là aussi, l'effet-miroir notamment, est possible...

<sup>[18]</sup> R. Char, 1983, *Post-scriptum* in *Oeuvres complètes*, La Pléiade, N.R.F, p. 154

<sup>[19]</sup> mais il est vrai que la collocation des fleurs et des étoiles est un topos littéraire respectable cf., entre autres, *Mystique* de Rimbaud in *Illuminations* qui suggère un lien entre topique et rhétorique : "La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste descend en face du talus, comme un panier, - contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous" (le topos de "la fleur au bord de l'abîme" n'est pas loin!).

<sup>[20]</sup> par opposition aux hypallages humoristiques où le rétablissement peut/doit s'opérer (note de M.



de juxtaposer à l'ordre du cliché la révélation d'un autre ordre du "monde" où les étoiles sont parfumées"; ce commentaire illustre la déclaration faite un peu plus haut (p. 121) : "le parcours *critique* se maintient comme parcours, sans s'arrêter à sa fin "figurée", ni revenir à son début "littéral" : il fait l'objet d'une perception sémantique qui superpose deux formes, dont la seconde l'emporte sur la première sans l'annuler". Je souscris au commentaire et à la déclaration de l'auteur, mais les expressions "ruine", "nihilistes", "défigure" font penser à la "subversion" de Beauzée; or, la subversion (ou renversement) s'inscrit dans une diachronie fléchée par le temps et qui aboutit à un *remplacement*, l'ancien état de choses ne subsistant qu'à titre de souvenir et ne faisant pas partie de la structure du nouvel état de choses; pour ma part, je parlerai, pour l'hypallage double<sup>[21]</sup>, d'une inversion symétrique; dans le cas de la double hypallage lexicale, *les deux états* (sociolectal et idiolectal, celui-ci saillant et celui-là moins saillant) *sont constitutifs de la figure* : dans l'expression idiolectale la "permutation" (perçue en se référant à l'expression sociolectale), au-delà de l'allotopie, assure le lien entre les deux expressions et l'expression dans son entier est une *inversion* à symétrie axiale, celle que l'on retrouve entre la photo et son négatif sur un autre plan, (et non une *subversion*<sup>[22]</sup>) de l'expression doxale qui est toujours là pour permettre à l'expression idiolectale de signifier. On pourrait placer ces considérations sous le haut patronage de Lewis Carroll (*Through a Looking-Glass*)!

L'hypallage double sémique (exemples b) et c)), qui n'est qu'une hypothèse pour l'instant, doit être examinée sous cet angle : il n'y a pas de double doxal - sauf la réduction interprétative cumulant éventuellement, par syllepse, sur "habillées" et "vêtu" un sens propre et un sens figuré selon le complément, avec un clivage distributif des significations – mais la reprise inversée existe dans notre optique, intégrée au syntagme réalisé.

#### 4. Hypallage et chiasme

Cette façon de voir les choses (symétrie axiale) donne peut-être un autre poids à la convocation de la figure du *chiasme*<sup>[23]</sup> dans l'hypallage (cf. F. Rastier, article cité, p. 119) : à l'expression doxale et reconstruite "bouquets parfumés (a)/étoiles blanches (b)", qui sert de point de *départ*, répond l'expression mallarméenne "de blancs (b) bouquets d'étoiles parfumées (a)", qui est le point *d'arrivée*, les deux situations étant parties prenantes de la figure ; on remarquera que le vers lui-même, à un autre niveau, manifeste un chiasme morphologique *réalisé* ("de blancs *bouquets / d'étoiles* parfumées", avec, en outre, métaphore sur "bouquets") qui répond peut-être (?) du chiasme *reconstruit* que constitue la relation entre expressions doxale et idiolectale . Il semble qu'il en aille de même pour la double hypallage sémique : à la première lecture "habillées /concret/ de découragement /abstrait/", s'ajoute, dans mon interprétation qui n'essaie pas de restituer une cohérence doxale, une autre lecture : "habillées /abstrait/ de découragement /concret/". Il s'agit ici bien sûr d'*inversion sémantique* et ce ne sont que les propriétés, lexicales ou sémiques, qui sont affectées de cet effet-miroir<sup>[24]</sup>. Cela nous semble valable aussi pour le vers de Char (mais il

---

Ballabriga).

<sup>[21]</sup> Eu égard aux exemples traités ; je n'ai pas l'intention de généraliser pour l'instant.

<sup>[22]</sup> Il existe bien sûr un *double* humoristique et disruptif – dont la visée *subversive* est ludique - de cette figure de l'hypallage lexicale double (classée "énallage" chez Morier) – tant il est vrai que l'humour a partie liée inverse avec la poésie : ce serait, de Prévert ( *Cortège* in *Paroles*), "un serpent à café et un moulin à lunettes", qui a donné lieu aux amusants *jeux de cortège*. Cette production n'a pas le même éthos que le vers de Mallarmé et ne se traite pas de la même manière semble-t-il (cf. la différence de l'exemple a) et des exemples b) etc) supra – cf. a contrario cependant les jeux complexes sur polysémie, homonymie et hypallage de la publicité pour les pots *Nestlé* - "en altitude, une bonne crème c'est essentiel" et "pots clairs et pots mats à chacun sa crème", slogans accompagnés d'un visuel associant monts enneigés et crème dessert - pour établir une relation motivée entre les deux acceptions de "crème" (but publicitaire de *l'association* et de l'associationnisme connotatif). Dans le genre ludique, la contrepèterie est une hypallage phonique avec une thématique grivoise selon la norme du genre, mais qui n'est pas obligée (cf. Marcel Duchamp partiellement présenté dans l' *Anthologie de l'Humour Noir* d'André Breton).

<sup>[23]</sup> cf. étude de chiasmes, notamment "Ô Fangeuse grandeur ! sublime ignominie" de Baudelaire, in article cité en bibliographie.

<sup>[24]</sup> Alors que pour l'image reflétée dans le miroir, il n'y a pas parcours semble-t-il, mais simple inversion par rapport au réel avec des rythmes virtuels, dans le texte, il y a parcours, donc chiasme réalisé: la *figure* est

faudrait se reporter à l'ensemble du poème dont on a ici le dernier vers) qui semble l'aboutissement d'un parcours dont le point de départ est "Comme un cheval *aigri* dans un labour *sans fin*" et le point d'arrivée "Comme un cheval *sans fin* dans un labour *aigri* "; là aussi, il me semble qu'il y a, via l'hypallage complété du chiasme et soutenu par lui, constitution d'une unité à partir de deux unités de départ (avec peut-être une moindre intégration syntaxique chez Char que chez Mallarmé). L'hypallage double nous fait ainsi passer derrière le miroir et il n'y a guère que le langage (poétique notamment) qui puisse le faire.

Il s'agit bien ici de *réversibilité* (et non de simple échange qui périmerait la situation antérieure) qui fait pièce à une certaine irréversibilité et homogénéisation qui est l'une des caractéristiques de *l'entropie*. Dans son ordre, le langage poétique, qui est *création* et peut avoir des effets *néguentropiques* (sans vouloir trop jouer sur des paronomases, significantes toutefois : entropie – trope - néguentropie), rétablit des équilibres complexes entre départ et arrivée (cf. l'hypallage double lexicale), en établit d'autres par des mutualisations sémantiques (cf. l'hypallage sémique double) entre sources et cibles réciproques, procède à des enrichissements de sens orientés mais avec conservation sémique dans la source (hypallage simple), s'opposant ainsi à une certaine *déperdition* du sens, telle qu'elle peut apparaître notamment dans les pratiques substitutives : dire que dans "Vêtu de probité candide", "vêtu" est pris au figuré, c'est payer l'uniformisation au prix d'un affaiblissement/appauvrissement de sens (dans ce *genre* de textes, bien sûr, la pratique substitutive est peut-être valable dans d'autres genres). Il est aussi question, avec la sémantique des textes, de travailler *l'économie* du sens, même si pour l'instant cela ressemble à de la contrebande...

Le chiasme, comme forme remarquable et probablement hautement symbolique, se réalisant à divers niveaux, avec des unités de tout type, y compris d'autres figures, et des modes d'existence différents pour ses parties constitutives, ses divers effets selon ses constituants et les genres où il prend place, devrait constituer un programme de recherches à lui tout seul. Par exemple, et de façon très limitée, les différences sont considérables entre le phraséologique et banal "bonnet blanc et blanc bonnet" et le vers baudelairien "Ô fangeuse grandeur ! sublime ignominie!"<sup>[25]</sup>, qui relèvent du chiasme. Se pose aussi bien sûr la question de son repérage (dans les corpus informatisés notamment et avec les outils informatiques) puisqu'il n'est pas forcément visible dans la chaîne de caractères.

## 5. Hypallage et métonymie

F. Rastier évoque un traitement possible, par propagation, de la métonymie<sup>[26]</sup>: " "violoniste" comprend le trait /violon/, mais "violon" qui lexicalise ce trait, peut recevoir les traits /humain/ et /ergatif/ (au lieu de /instrumental/). L'afférence s'est alors propagé de l'instrumental à l'ergatif. Ce type d'afférence rend compte de phénomènes généralement classés sous la rubrique *métonymie*". La sémantique textuelle a très peu étudié ce trope, à ma connaissance. Elle a pourtant les outils, justement avec la notion de cas sémantiques (et les graphes auraient ici une pleine pertinence probablement). Ici, l'auteur évoque un changement de cas dans une expression métonymique lexicalisée et qui est peu tropique ("le premier violon a été très applaudi") ; donc la *substitution* casuelle ne pose pas de problème. En revanche, des expressions plus originales peuvent autoriser *l'afférence* et le *cumul casuels*<sup>[27]</sup>, dans une sorte de syncrétisme, à l'image de ce qui se passe dans les afférences sémiques stricto sensu dans les exemples que nous avons vus : P. Fontanier (op.cit. in bibliographie p. 86) cite Delille "Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein" et voit une métonymie dans "char" ("création aussi nouvelle que hardie du poète" certes, mais qui *restaure une cohérence uniformisante* par un glissement dénomiatif : "le char est pris pour les chevaux du char, pour l'attelage") ; cela peut et doit se discuter (depuis une nouvelle théorie) ; de

---

bien dans le *parcours* ici.

<sup>[25]</sup> Pour cet exemple, cf. l'auteur *Etude de chiasmes* et l'analyse éclairante de R. Missire (op. cit. in bibliographie, p. 211-215).

<sup>[26]</sup> F. Rastier, *Arts et Sciences du Texte*, p. 157.

<sup>[27]</sup> On tient à signaler ici le rôle fondamental et pionnier de M. Bonhomme dans cette réflexion : cf. les ouvrages cités in bibliographie.

mon point de vue, le char *conserve* (du point de vue de la *représentation doxale* de l'affaire et dans une saillance sans doute affaiblie), outre ses *valeurs sémiques /objet/, /inanimé/* notamment, sa valeur casuelle */instrument/* (pour la course) et il *acquiert* (dans une saillance plus forte), via l'afférence générée par "écoute" le cas */ergatif/* ou autre mais différent de */instrumental/*, plus le trait */animé/* (il y a bien des voitures qui deviennent folles...). Il en irait de même pour l'exemple zolien "La chambre [...] était nue, froide, vidée par l'ivrognerie de l'homme qui enlevait les draps du lit pour les boire" (Zola, *L'Assommoir*, 1969, Garnier-Flammarion, p. 211<sup>[28]</sup>) où "draps" est le lieu d'une afférence casuelle */accusatif/* sans perdre son/ses cas antérieur(s) dans un processus de transfert assez complexe et mémorisé dans le parcours interprétatif (drap échangé contre de l'argent, argent échangé contre de la boisson). On peut peut-être rendre compte ainsi des différences entre métonymies<sup>[29]</sup> vives et lexicalisées : celles-là conservent la mémoire sémique et/ou casuelle dans leur fonctionnement (ex. de Zola et de Delille à titre d'hypothèse); celles-ci écrasent le parcours<sup>[30]</sup> dont l'aspect terminatif se solidifie (c'est l'exemple de "violon" qui, dans la pratique d'orchestre, n'est plus senti comme figure; seule une étude diachronique - ou l'étonnement du mélomane néophyte - peut restituer une pertinence au processus : d'ailleurs, F. Rastier parle bien en ce cas-là de *"ergatif/ (au lieu* <sup>[31]</sup> *de /instrumental/)"* : on est bien dans la *substitution effectuée*. Peut-être aussi serait-il utile d'envisager des types d'afférence pour opérer des distinctions et tenter une typologie à l'intérieur de cette figure du point de vue de la sémantique interprétative des textes.

Ce n'est pas sans raison que certains des Anciens parlaient d'hypallage, là où d'autres parlent de métonymie : c'est peut-être le reflet du clivage entre les points de vue logico-grammatical et rhétorico-herméneutique<sup>[32]</sup>, dont les objets de départ sont probablement différents (résultatif vs parcours) : "violon" peut et doit être interprété comme "violoniste", par métonymie, parce que l'afférence casuelle est normalisée et n'est plus sentie comme telle.

On est bien dans le cas d'*enrichissement sémique* et/ou *casuel* dans tous les exemples vus plus haut : la plus grande finesse des outils et des objets étudiés (les *traits sémiques* ou les *cas sémantiques* permettent d'examiner plus précisément les unités linguistiques réalisées) et le jeu contrôlé des opérations sémiques permettent une autre approche des figures - des tropes pour l'instant - que l'on espère éclairante : pour les diverses raisons exposées, je parlerai, plutôt que de figure, de *parcours figural* ; dans cette optique, il ne convient guère de parler de *coïncidence* des sens (qui fige) mais de coexistence qui tient compte des parcours, des effets gradués de saillance et de *mémoire* (c'était une partie de la rhétorique!). C'est probablement important en termes de points de vue *esthétique, perceptif et sensible* qui priment, en régime poétique *lato sensu*, sur les aspects référentiels et/ou qui imposent une nouvelle perception du référent (la perception d'un nouveau référent construit par le texte). Ces perspectives dynamiques mais locales doivent s'éprouver sur des corpus étendus et contrastés (en s'appuyant sur des critères de genres) et bien des études de cas sont à prévoir. Notamment, toutes ces figures sont à étudier sur corpus numérisés enrichis, en réfléchissant au codage possible (le sème comme lexicalisation : ex. de violon qui lexicalise le trait */violoniste/*) et à l'intérêt de la langue naturelle pour coder (implémenter) les sèmes dans des corpus enrichis/étiquetés sémantiquement<sup>[33]</sup>.

---

<sup>[28]</sup> cité et analysé par M. Bonhomme, p. 67 notamment dans *Linguistique de la métonymie*, 1987, Peter Lang.

<sup>[29]</sup> Je prends ce terme au sens générique : il peut regrouper les figures classées comme synecdoques.

<sup>[30]</sup> On parle de *mémoire* pour le parcours interprétatif; il est possible que l'enregistrement d'un sens figuré (en lexicologie et lexicographie) corresponde à un *oubli* d'un parcours antérieur; dans les propos théoriques de Rastier, l'oubli commence à faire isotopie ("une connaissance est une action oubliée", ce qui dialectise les termes au lieu de les opposer, un fond est une forme oubliée etc.). L'oubli, qui n'est pas *disparition*, doit être *thématisé* et probablement rendu *fonctionnel* dans la théorisation sémantique.

<sup>[31]</sup> Je souligne.

<sup>[32]</sup> "Cicéron remarque aussi que les rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les grammairiens appellent *métonymie*", in Dumarsais, op. cit. en bibliographie p. 185. On n'insistera pas sur cette opposition, révélatrice, des rhéteurs et des grammairiens! M. Bonhomme (*Linguistique de la métonymie*, p. 75 sqq., avait déjà remarqué cette parenté entre métonymie et hypallage.

<sup>[33]</sup> On signalera le travail novateur de François Laurent qui m'a aimablement transmis la partie de sa thèse

## 6. Réflexions d'allure épistémologique

Le point le plus important de la problématique est celui de la *complexité*, bien qu'il soit absolument lié à d'autres points connexes (tension, continuité, énergie, médiation...).

Je dirai d'abord que la *complexité* telle que je l'entends est distincte de la complexité telle qu'on a pu la définir en sémiotique, par exemple, quand on disait qu'un terme était complexe quand il comprenait des aspects sémantiques opposés. On est là plutôt dans de la *composition* et il faut voir comment elle se relie à la complexité telle que je la comprends.

Le *signe*, par exemple, aussi indissociables qu'on prétende ses éléments (indissociabilité présentée comme *solidarité* signifiant/signifié), est toujours *conçu/perçu* comme un *composé* et le caractère statique, et tout compte fait dichotomique, de la relation signifiant/signifié découle de cette conception. On peut au contraire comprendre le signe comme une grandeur complexe - et on parlera d'*aspects* (ce terme évoque mieux la relation au sujet observateur-interprétant) plutôt que de *faces* - et concevoir un rapport de *continuité* de ces aspects, un continu à seuils, dans la réalisation d'un parcours qui franchit *ad libitum* un point de retournement, proposant une unité duale que l'on peut juger assez mystérieuse : cette conception a aussi l'avantage du dynamisme (cf. plus bas). Notre proposition a rejoint, nous l'avons su après coup, le modèle du signe de J. Lacan qui se réfère au ruban de Moëbius comme analogon. Il s'agit ici, du moins à ce stade, de privilégier la continuité sur la discrétion. Cette conception préside aux propositions théoriques que l'on trouve dans "la syllepse est morte..." (cf. bibliographie), même si elle n'était pas formulée encore clairement. En outre, tout le signe est entité mentale (signifiant comme signifié) et il convient de ne pas le confondre avec ses *représentations* extériorisantes qui peuvent mettre en oeuvre le plan de l'expression (cf. documents de travail dans la bibliographie).

La *catégorie sémantique* peut également être envisagée de ce point de vue de la complexité. Certes, certains sémioticiens (Claude Zilberberg et, avant, Louis Hjelmslev lui-même bien sûr) soutiennent depuis quelque temps que la complexité est à l'origine (alors qu'on l'envisageait, à partir d'éléments simples, dans une démarche cartésienne, comme un terme ad quem ce qui ne laissait pas de produire des parcours génératifs aporétiques à partir du carré sémiotique et de ses opérations). Mais on peut penser qu'elle est *toujours* présente. On l'a dit du *système* (point de vue structural et conceptuel, mais dualiste et dichotomique); on peut peut-être le soutenir au niveau du *processus* : le pôle opposé n'est jamais nul et toute situation porteuse de sens est fondamentalement complexe (voire oxymorique), de façon plus ou moins équilibrée, même si l'autre terme est "absent", l'absence n'étant pas l'inexistence, mais un autre statut de la présence (autrement, ailleurs...). N'oublions pas en outre que la *négativité*, comme forme de relation, est une condition essentielle du sens : cela s'opposerait assez bien à la volonté actuelle, farouche et désespérée, de ne faire que "positiver". En outre, nous considérons ici les performances sémiotiques qui parlent du sens de la vie (mythique vs pratique), individuelle et collective. Au-delà, il convient peut-être de repenser la catégorie présence/absence, du point de vue sémantique, comme un continu à seuils en relation avec les modes de présence<sup>[34]</sup> des termes (quels qu'ils soient) dont les échanges dynamiques fondent la catégorie, dans des mouvements d'expansion et de contraction liés. On sait par exemple (cf. F. Rastier, *Arts et Sciences du Texte*) que la lexicalisation d'un thème peut être absente (absence lexématique), lors même que les caractéristiques sémiques de ce thème sont massivement présentes (présence sémique) : c'est un des aspects de la question et l'on doit peut-être envisager, outre une gradualité de la relation présence/absence, une dialectique de ces modalités de l'exister, selon des niveaux, des plans. Ainsi, dans la transformation narrative, le passage d'un contenu posé à un contenu inversé (de la disjonction à la conjonction par exemple), n'est pensable que par la présence d'une énergie suscitée par l'association orientée de positif et de négatif : le manque est une figure complexe associant une absence (selon l'extensité) et une présence (selon l'intensité) de l'objet dans sa

---

(*Les insertions lyriques dans les romans en vers du XIIIème siècle*, thèse en Sciences du Langage, soutenue à l'université de Limoges le 19/11/07) consacrée à la présentation d'un logiciel dédié à cette question de l'implémentation sémantique pour la recherche isotopique notamment.

<sup>[34]</sup> degrés d'existence autres que la pure virtualité conceptuelle, mais il convient d'examiner aussi l'interaction du système et du processus.

relation au sujet, sur des plans d'existence différents. Se laisse apercevoir une forme de dynamique interactionnelle du “plus” et du “moins” dans un sens pas nécessairement axiologique au départ - on pense plutôt à des *pôles* ici - sur des registres de sens et des plans différents.

Cette complexité, à fonctionnement énergétique vu le type de relation entre fonctifs, a à voir avec la notion de *tension*. On réserve cette notion pour le parcours interprétatif lui-même (point de vue tensif énonciatif vs sémiotique tensive qui semble envisager plutôt l'énoncé). L'interprétation est toute dans la relation sujet/objet et c'est une transformation et non un décodage. Si le problème interprétatif consiste en une tension, il convient de voir que le parcours interprétatif (le stade de l'opération interprétative, plus précisément) peut soit aboutir à la suppression de cette tension initiale (par assimilation/dissimilation, formes d'Assimilation par répartition des sens souvent) dans une visée *perfective* (et cette résolution ressemble à une forme de liquidation du manque), soit déboucher sur un résultat interprétatif qui maintient, autrement, la tension initiale<sup>[35]</sup> par une forme *d'accommodation* dans une visée imperfective et porteuse de complexité - ce qui ne vaut probablement que pour certains types de textes, littéraires notamment. Cette tension *imperfective*, bien différente d'une tension perfective (forme de résolution, cf. liquidation du manque), induit peut-être un comportement *itératif* – esthétique - de (re)lecture (éthos et esthésie). Vu ainsi, le problème interprétatif concerne certains traits stylistiques : chutes, formulations remarquables - outre le fait que ces traits concentrent et reformulent à tel endroits des éléments diffus ailleurs (un aspect du méréomorphisme peut-être). D'une manière générale, dans ces cas-là, il ne s'agit pas ici d'un trajet (génératif) d'une signification à l'autre (cf. sémiotique du discours et les modalités virtualisé, actualisé, potentialisé et réalisé), mais d'un parcours (interprétatif) vers un sens complexe où plusieurs valeurs sont réalisées avec éventuellement des saillances différentes dans une perspective morphosémantique (il n'y a donc pas simple passage, mais cumul avec des degrés d'existence/modes de présence différents). Il convient peut-être de distinguer des cas où le dynamisme aboutit au statique/stable (du déséquilibre à l'équilibre, cf. narratif et transitivité/perfectivité<sup>[36]</sup>) de ceux où le dynamisme aboutit à un statique/instable ou “efferfescant” (intransitif/imperfectif), parce que complexe. A un autre niveau, ce point de vue ménage la possibilité de tension entre les possibles interprétatifs et de degrés de l'interprétation selon les tâches où il faudrait problématiser le rapport (continu et dialectique) entre dénotation et connotation, la dénotation pouvant renvoyer à une interprétation oubliée, ce qui est une façon de réintroduire de la temporalité et, peut-être, de relier le thème émergent de l'oubli à celui de l'absence. Tous ces aspects sont bien sûr à problématiser avant de pouvoir en faire des objets sémantiques en un sens précis.

Cette problématique de la complexité se lie aussi à celle de la *médiation*. Cela ne renvoie pas à la notion de *niveau intermédiaire* (cf. aussi les sens de *interface*) comme on a pu en imaginer pour rendre compte, par conversion, de phénomènes de passage entre niveaux théoriques ou descriptifs; ajouter des demi-étages ne fait pas quitter le dualisme/binarisme, il le complique. On serait plutôt dans un schéma de tiercéité indivise et dynamique. Ainsi, et par exemple, pour ce qui est du couple langue/parole, on ne peut évidemment pas répondre simplement à la fausse question : qu'est-ce qui vient en premier? Pour ne pas en rester à des inversions pures et simples, fruit d'un binarisme simplificateur, il vaut mieux voir la relation en terme de tiercéité : les échanges, linguistiques ici, contribuent à une sédimentation et la langue est d'abord cette réalité alluviale née de ces échanges; une sorte de transcendance, mais médiatrice, reconstruite et en re-construction permanente et nécessaire; parler d'interaction ne suffit donc pas. Cette problématique de la médiation, et de toute véritable médiation sans doute, assure une tension dynamique et créative que n'a pas la problématique type (langue)/occurrence (énoncé) ou virtuel/réalisé. La médiation, sur un autre plan<sup>[37]</sup> que les réalités médiées est autre chose que l'intermédiaire (qui se situe sur le

---

<sup>[35]</sup> ex. de “barioler de rubans et salir de titres” de Chateaubriand in *Analyse d'un extrait d'un texte littéraire* in *Texto!* (cf. bibliographie), ou de “Ô fangeuse grandeur, sublime ignominie” de Baudelaire analysé in *Rythmes sémantiques et interprétation : étude de chiasmes* in *Champs du Signe* (cf. bibliographie) .

<sup>[36]</sup> Il convient aussi d'examiner la question de la tension en relation avec la réversibilité ou l'irréversibilité des processus, comme nous l'a signalé Alessandro Zinna.

<sup>[37]</sup> Cette problématique de la médiation est probablement à relier avec la question des zones anthropiques, du distal notamment.

même plan). La médiation ainsi comprise est une notion tensive participant de l'énergie créative, du sens notamment. Cette notion est aussi à problématiser dans nos disciplines.

Enfin cette complexité, qui par les notions évoquées nous rapproche du symbolique, nous ramène, par la façon de traiter les figures présentées dans cet article (hypallage, chiasme), à l'un des sens premiers du *symbole* où se manifestent, dans la dialectique du même et de l'autre, les effets formels de l'échange, de l'inversion, de la complémentarité des fragments réunis (au terme d'une *absence*) dans la (re)création d'une unité qui – si je m'autorise à terminer de façon ludique – plus qu'à une sémiotique des dominos qui repose sur un appariement du même dans la constitution d'une forme ultime imprévisible et indéfinie, emprunte à la sémiotique du puzzle aboutissant dans l'association stricte du même et de l'autre (les bords inversés) à une forme définie mais dont la *présence* (re)constituée renvoie à autre chose qu'à elle-même... à une autre *absence*.

## Bibliographie

- BALLABRIGA M., 2002, Rythmes sémantiques et interprétation : étude de chiasmes, in *Champs du Signe* n°13-14, Editions Universitaires du Sud.
- BALLABRIGA M., 2006 La syllepse est morte, vive l'antanaclase! in *Texto!, Dits et inédits*.
- BALLABRIGA M., 2006, Analyse d'un extrait d'un texte littéraire (*Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand) in *Texto!, Repères pour l'étude (Cours/Exercices en ligne)*.
- BALLABRIGA M., 2003, Dynamique du sens et sémiose : le cas des tropes - communication au colloque international Littératures et Linguistiques Toulouse-Le Mirail octobre 2003) à paraître.
- BONHOMME M., 1987, *Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang.
- BONHOMME M., 2006, *Le discours métonymique*, Sciences pour la communication, Berne, Peter Lang.
- DUBOIS J. et alii, 1973, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.
- DUCROT O. et TODOROV T., 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.
- DUMARSAIS, 1988, *Des tropes ou des différents sens*, Critiques/Flammarion.
- DUPRIEZ B., 1984, *Gradus – les procédés littéraires* (dictionnaire), Union Générale d'Éditions, 10/18.
- DUTEIL-MOUGEL C., 2004, *Persuasion et textualité. Propositions pour l'analyse sémantique et rhétorique des textes persuasifs*, thèse.
- FONTANIER P., 1977, *Les Figures du Discours*, Flammarion.
- GERARD C., 2004, *Contribution à une sémantique interprétative des styles. Etude de deux oeuvres de la modernité poétique : Jacques Dupin et Gérard Macé*, thèse.
- MISSIRE R., 2005, *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*, thèse.
- MOLINIÉ G., 1992, *Dictionnaire de Rhétorique*, LGF/Le Livre de Poche.
- MORIER H., 1981, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Presses Universitaires de France.
- MOUNIN G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Presses Universitaires de France.
- POTTIER B. (sous la direction de), 1973, *Le langage*, Les dictionnaires du savoir moderne, Centre d'Étude et de Promotion de la Lecture, Paris.
- RASTIER F., 1987, *Sémantique interprétative*, P.U.F.
- RASTIER F., 1994, *Sémantique pour l'analyse – de la linguistique à l'informatique*, Masson.
- RASTIER F., 1996, Chamfort : le sens du paradoxe in *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, textes recueillis par Ronald Landheer et Paul J. Smith, Droz.
- RASTIER F., 1997, Défigements sémantiques en contexte in Martins-Baltar M., éd., *La locution entre langue et usages*, coll. Signes, ENS éditions, Fontenay-Saint Cloud, diff. Ophrys, Paris, pp. 305-329.
- RASTIER F., 2001, *Arts et Sciences du texte*, P.U.F.
- RASTIER F., 2001, Indécidable hypallage in *Langue Française* n° 129, p. 111-127.
- RASTIER F., 2001, L'hypallage & Borgès in *Variaciones Borgès 11*, p. 5-33
- ROUAYRENC C., 2002, Syllepse et défigement (communication lors du colloque *La syllepse, figure stylistique*, organisé par l'équipe "Textes et Langue" les 25 et 26/10/2002 à l'Université Lumière-Lyon 2).

SEBILLET, ANEAU, PELETIER, FOUQUELIN, RONSARD, 1990, *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance* (introduction, notices et notes de F. Goyet), LGF/Le Livre de Poche. *Trésor de la Langue Française Informatisé*, Paris éd. du CNRS.

### **Documents de travail**

BALLABRIGA M. Herméneutique critique : en ligne sur le site [www.univ-tlse2.fr/cpst](http://www.univ-tlse2.fr/cpst)

BALLABRIGA M. Tension et interprétation : à paraître en 2008 sur le site [www.univ-tlse2.fr/cpst](http://www.univ-tlse2.fr/cpst)